

Le Noël du cantonnier, un récit de Julie Meylan – paru dans la Feuille d’Avis de Lausanne, du 23 décembre 1912 –

- Ho ! ho !... le facteur !...

La voix résonnait le long du corridor étroit et sombre où flottait un relent de pommes de terre et de choux bouillis. Par la porte de la cuisine ouverte brusquement, un rayon envahit l’allée obscure et dessina la silhouette du vieux messenger.

- C’est vous, Baptiste, dit la femme ; apportez-vous de bonnes nouvelles ?

- Heu ! Faut le croire ; en attendant de savoir, pourquoi ne pas espérer ?...

Et tandis qu’un rire épais secouait ses épaules d’athlète, le facteur fouillait dans son havresac de cuir élimé.

- Voilà ! fit-il, en tendant une enveloppe fermée par deux gros cachets de cire. Si c’est l’avis que l’oncle d’Amérique est mort, vous penserez à celui qui vous a donné la nouvelle. Hé ! hé ! Hé !

Et, toujours riant de sa plaisanterie, l’homme passa sur son nez violet un mouchoir à grands carreaux.

Quand le facteur fut parti, la femme s’approcha de la fenêtre.

- Mon Dieu ! dit-elle, en voyant la lettre ; c’est le Juif ; il réclame son argent.

Elle se laissa tomber sur une chaise basse et resta longtemps, immobile, les yeux fixes, avec un air désespéré. Près du fourneau où mijotait la soupe, le chat, couché en rond, dormait paisible et ronronnait de contentement.

Enfin, tirant une aiguille à tricoter qu’elle avait plantée dans ses épaisses tresses brunes, Lise Wulliod ouvrit la lettre et parcourut rapidement les quelques mots tracés à l’encre violette et signés : « Salomon Schmidt, prêts sur gages. »

- Hélas ! soupira-t-elle ; je ne me trompas pas ! Quelle misère ! Le Juif aurait pu patienter encore jusqu’au milieu de janvier, quand on aura vendu le porc. Alors le rembours serait facile, tandis que ces jours !... S’il faut à tout prix céder le porc maintenant, ce sera une grosse perte ! Ah ! cet homme ! Exiger qu’on lui rende avant le 31 décembre les 100 francs qu’il nous a prêtés, quelle chose inique !... Sans doute, il en a le droit, mais s’il avait un peu de cœur, il comprendrait qu’on ne met pas ainsi le couteau sur la gorge à des gens qui sont aussi pauvres et qui ont quatre enfants !... D’ailleurs, il sait bien que nous travaillons de toutes nos forces et qu’il ne perdra rien...

En ce moment, un bruit de sabots résonna devant la maison et des voix joyeuses appelèrent :

- Maman ! Maman !

- Les voici qui reviennent de l’école, dit-elle. Qu’ils ne sachent rien ! Pauvres innocents, la vie leur apportera assez tôt ses misères ! Qu’ils aient au moins quelques jours heureux pendant qu’ils sont petits.

Prestement, elle cacha dans son corsage en milaine brune la missive de malheur et, penchée sur la marmite où cuisaient les choux, elle les inspecta pour savoir s’ils étaient à point.

Quatre garçonnets envahirent bruyamment la cuisine en criant tous ensemble :

- Le dîner est-il prêt ? Papa arrive !

- Oui, il arrive et il a faim, répéta une voix joyeuse et, sur le seuil, parut un homme long et maigre, un peu voûté, mais à l'œil clair et à l'expression aimable.

- Tout de suite, répondit la femme qui s'affairait. Asseyez-vous en attendant.

Bientôt, autour de la table rustique où fumait la soupière, parents et enfants joignirent les mains pour l'action de grâce. Une fois la première faim apaisée, quand le bruit des cuillers se fut calmé, le père commença à causer.

- C'est demain Noël, le jour des cadeaux pour tout le monde, savez-vous ?

Bien sûr qu'ils le savent ; à preuve que Charlot, l'aîné, avait déjà préparé ses sabots du dimanche pour les mettre près du foyer.

A ce moment on entendit un bruit étrange, comme si quelqu'un avait sangloté, et Lise se mit à tousser violemment ; peut-être avait-elle simplement mal avalé. Pourtant, anxieux, l'homme demanda.

- Tu es enrhumée ?

- Non, ou... oui... je ne sais pas ! Et pour cacher son trouble, elle alla tisonner le feu qui n'en avait pas besoin.

Pressentant quelque chose de fâcheux, le père n'insista pas ; seulement son œil bleu suivait avec un peu d'inquiétude les mouvements fébriles de sa compagne qui desservait la table. Insouciant comme on l'est à leur âge, les enfants ne remarquaient rien et s'apprêtaient à retourner en classe.

Quand ils furent partis, l'homme demanda :

- Qu'y a-t-il ?

- Comment devines-tu ?

Il haussa les épaules :

- Tu sais bien que je lis sur ton visage comme dans un livre !

Elle soupira tristement :

- C'est vrai ! et elle donna la lettre à son mari.

Moins vif que sa femme, il mit plus de temps à lire, et, quand il eut compris :

- Miséricorde ! Où prendrons-nous l'argent ? Rembourser avant le 31 décembre... il n'y a plus que huit jours ! Que faire, Mon Dieu ! que faire ?... Et Schmidt menace de saisir la maison si les cent francs ne lui sont pas livrés à la date exigée !...

Pris de désespoir, l'homme prenait sa tête à deux mains et fiévreusement arpentait à grands pas la cuisine.

- Pourtant j'ai bien travaillé ; tous ceux du village le diront ; quand je n'étais pas sur la route pour ratisser les bords ou casser les gravier, je faisais des journées de moisson ou de vendange !... Et toi aussi, Lise, tu n'as pas fainéanté ; si tu ne laves pas des lessives, tu tricotes pour les gens... Est-ce de notre faute si en tombant d'un char de foin je me suis cassé la jambe ? Je n'étais pas là pour mon plaisir ?... Ma pauvre paie de pionnier peut elle suffire à nourrir quatre

enfants ? C'est en travaillant que l'accident est arrivé ; sans cela on n'aurait pas eu besoin de l'argent à Salomon Schmidt !... Ah ! Dieu n'est pas juste !

- Tais-toi ! dit la femme, résolue, en lui fermant la bouche du plat de la main, ne blasphème plus ! Dieu n'abandonne personne.

- Oui, c'est bon à dire quand tout va bien, mais quand la misère est à la porte et que dans huit jours peut-être, on n'aura plus de maison...

- Tais-toi ! répéta encore la femme. Il faut avoir de la foi.

Sans oser répliquer, il reste accoudé sur la table ; un pli droit barrait son front entre les deux sourcils. Quand elle le vit un peu calmé, Lise s'approcha :

- Ne perdons pas courage, dit-elle doucement ; le receveur doit te livrer avant le 31 décembre la solde de ta paie de pionnier ; cinquante francs, n'est-ce pas ?

L'homme fit un geste affirmatif :

- De plus, ajouta-t-elle, il me revient quarante-cinq francs de chez Madame la conseillère pour des journées de lessive et de nettoyage, et il y a trois francs soixante dans ton porte-monnaie. La somme est ainsi presque complète. Pour ce qui manque, j'irai offrir à la ferme la provision de noix que les enfants ont ramassée en automne.

- Oh ! non ; pas cela, protesta l'homme ; ils n'ont pas d'autre gâterie.

- Laisse ! fit-elle ; je leur expliquerai et ils comprendront bien qu'il faut avant tout payer ses dettes.

- Ecoute, Lise, reprit le cantonnier après un instant de réflexion ; il faut envoyer au plus vite l'argent à Schmidt ; impossible de travailler avec ce poids sur le cœur. J'ai encore le temps d'aller aujourd'hui chez le receveur ; nous pourrons ainsi faire l'envoi ce soir. Seulement il n'y aura plus un sou vaillant à la maison et pas le moindre cadeau de Noël pour les petits.

- Qu'importe ! fit-elle ; les bergers étaient bien pauvres eux aussi ; pourtant ils ont eu une grande joie.

- C'est vrai ! dit-il.

Un peu plus tard, Charles-Antoine Wulliod, pionnier cantonal, vêtu de son beau tricot des dimanches, s'acheminait vers le chef-lieu. Un brouillard bas et humide ouatait l'horizon et amortissait le bruit des pas. De temps à autre, un groupe de saules émondés coupait la monotonie de la plaine. A peine si un corbeau, occupé à fourrager dans un champ labouré, s'enfuyait en coassant à l'approche du piéton. Les hautes graminées sèches que l'été avait laissées au bord des champs s'alourdissaient de gouttelettes que le froid transformait en perles de givre. Le long de cette route qu'il soignait depuis tantôt quinze ans et dont il connaissait les moindres accidents, Charles-Antoine marchait vite. Il fallait bien se réchauffer, arriver le plus tôt possible aussi. Déjà, à travers le brouillard, se profilaient les tours rondes du château moyenâgeux et le clocher caractéristiques de la vieille église conventuelle.

- Nous y voici ! murmura le voyageur, en rectifiant le nœud de sa grosse cravate et en repoussant en arrière le bonnet de peau de chat enfoncé trop bas sur les yeux.

Au bureau du receveur, on est très affairé ; c'est le moment des règlements de comptes. Au pupitre, un secrétaire écrit sans arrêt dans un registre à souche. En apercevant Charles-Antoine, le receveur s'épanouit ; depuis tantôt trois lustres, il le voit revenir, trimestre après trimestre, chercher le salaire qu'il gagne si consciencieusement sur la route cantonale.

- Bonjour, bonjour, mon brave Wulliod ! Comment va ?... et qu'y a-t-il à votre service ?...

- Je vous demande excuse si je viens trop tôt, monsieur le receveur, mais il me faudrait de l'argent. Pourrais-je avoir ma paie ?

- Ah ! quel guignon, mon pauvre ami ! Je n'ai pas reçu le bon ; impossible de rien livrer aujourd'hui... Désolé ; tout à fait désolé... Revenez après-demain.

- C'est que, balbutia le pionnier, j'en aurais besoin aujourd'hui. Ne pourriez-vous pas m'avancer...

- Impossible, vous dis-je ; c'est contre mes principes. Il faut marcher d'après la loi. Venez dès que j'aurai le bon... Après-demain, n'est-ce pas.

Sur la route solitaire qu'il a suivie tout à l'heure, le cœur battant d'espoir, le pauvre Wulliod s'en retourna la tête basse. Le brouillard, toujours plus dense, semble un linceul glacé jeté sur la nature morne. Le voyageur ne voit rien ; il ne songe qu'à la lettre de Salomon Schmidt qu'il faudra laisser sans réponse aujourd'hui. Triste et lassé, il arrive au vieux pont couvert du Bufflay et s'y arrête pour respirer un moment. Funèbre, le soir tombe. En bas la rivière coule sans bruit, rampant sur les bords gazonnés s'étalant dans les anses, frôlant les branches de saules qui gémissent à peine sous la caresse humide. Appuyé contre un pilier du pont, Wulliod regarde. L'eau verte le fascine.

- Elle sait où elle va et pourquoi elle vit, murmura-t-il, tandis que moi...

A ce moment, comme une réponse, des sons de cloches résonnent à travers la campagne. Ils semblent dire :

- Charles-Antoine, tes enfants ?... Ils ont besoin de toi !... Pourquoi es-tu triste ? Ne sais-tu pas qu'il y a aujourd'hui un grand sujet de joie ?...

- Les cloches de Noël ! fit le pionnier. Comme elles sonnent bien !

Alors sur le vieux pont qui a vu délier déjà tant de miséreux, la marée des souvenirs monte et envahit le cœur du pauvre homme. Il se revit petit enfant sur les genoux de sa mère. Il l'entend encore répéter ses mots favoris :

- Dieu est bon, Charles-Antoine, Dieu est bon !

Peu à peu l'angoisse du lendemain et la crainte de Salomon Schmidt s'évanouissent comme la rosée au matin ; le message des cloches a étouffé toutes les voix mauvaises ; le cantonnier Wulliod a retrouvé la paix avec la foi.

Au moment de reprendre sa course, Charles-Antoine voulut ramasser son bâton qui avait roulé à terre, ses doigts rencontrèrent un objet froid et métallique.

- Quelle chance ! s'écria-t-il en regardant de plus près ; une pièce de dix centimes ! C'est Dieu qui l'envoie pour nous apprendre à compter sur Lui. Ah !

Lise, ma chère ; lors même que nous sommes si pauvres, tu auras ton cadeau de Noël !

Arrivé au village, avant de rentrer chez lui, Wulliod pasa à l'épicerie.

- Mettez-moi une livre de sel ; demanda-t-il.

- Pourquoi pas deux comme à l'ordinaire ? demanda l'épicière.

- C'est pour un cadeau !

Il aurait pu ajouter que son budget ne lui permettait pas une dépense de vingt centimes.

Chez le cantonnier, toute la famille était réunie autour du foyer pour économiser l'huile de la lampe. Tristement les petits regardaient les jeux de la flamme, car la mère venait de raconter qu'il n'y aurait rien cette année dans les sabots parce qu'on était trop pauvres. En cet instant la porte s'ouvrit et la voix joyeuse du père cria :

- Voici le cadeau que Dieu nous envoie !...

Et il posa le cornet sur la table.

Le lendemain, chez les Wulliod, on eut un beau Noël, parce qu'on s'aimait bien et... la soupe ne manqua pas de sel.

Dès lors les années ont passé. Charles-Antoine a posé sa bêche de cantonnier et sa femme ne lave plus de lessives. L'aisance est entrée au logis et Salomon Schmidt n'a plus l'occasion d'écrire des messages. Pourtant les deux vieux Wulliod parlent encore du cadeau que Dieu leur fit en une veille de Noël et ils ne manquent jamais de terminer leur récit en disant :

- A Lui soit la gloire !

Julie Meylan¹

¹ Il fut convenir que cette finale est passablement ridicule. Dix centimes pour un cadeau de Noël qui ne constitue qu'un paquet de sel d'une livre, voilà qui n'est pas banal. Julie Meylan se révèle ici dans un défaut d'inspiration flagrant voire même pathétique. Elle ne n'écrivit jamais une finale aussi navrante, et surtout aussi ridicule !